[illegible]

[illegible]

[illegible] "[illegible]" [illegible] [illegible]” [illegible] [illegible] [illegible]

cela, un tel abandon de soi qu'il doutait parfois qu'elle fût réelle. Ils s'étaient rencontrés dans un café de Gênes où son bateau faisant une escale de deux jours. Il avait pensé à une passade, une de plus, une de ces jolies filles qu'un homme de la mer aborde dans un port puis qu'il abandonne une fois larguées les amarres. Il se répétait souvent cette phrase entendue de la bouche d'un marin :

« Nous sommes les seuls hommes qui puissent aimer une femme puis l'oublier sans l'avoir jamais quittée. »

Mais elle l'avait rejoint à Athènes où elle savait que le navire accosterait quelques jours plus tard.

Il l'avait vue s'approcher, son petit bagage à la main, vêtue d'une robe légèrement transparente. Elle l'avait embrassé sur la joue et lui avait simplement dit : « Je veux partir avec toi ».

Ils ne s'étaient pas posé beaucoup de questions, ils savaient très peu de choses l'un de l'autre. Ils s'étaient aimés avec fougue. Ils faisaient l'amour si souvent qu'il leur semblait qu'ils en mourraient d'épuisement. Mais la volupté nourrissait aussi leurs corps et ils renaissaient de leurs étreintes pleines d'ardeur et de désir renouvelés.

Le voyage avait duré dix jours et neuf nuits. Un soir, deux jours avant sa disparition, elle avait pleuré, si longtemps qu'il en était resté désemparé. Pourquoi tant de larmes, nous ne nous quitterons plus, tu me suivras dans mes voyages ou bien je me ferai capitaine de péniche.

C'est impossible.

Rien n'est impossible. Je ne crains ni tempête, ni pirate des mœurs, ni époux vengeur. Tu es mariée ?

Elle sourit. Bien sûr que non.

Il prit ses mains dans les siennes, embrassa le creux de ses poignets. Il comprenait maintenant ce que signifiait le désir de ne faire qu'un avec l'être aimé. Il aurait voulu la faire rentrer en lui pour que ces instants durent indéfiniment. Ses yeux semblaient manger tout son visage. Ils lui disaient que bientôt, ils allaient se quitter pour ne plus jamais se revoir.

Au port d'Alexandrie, elle disparut. Il quitta le navire, erra plus d'un mois dans la ville, fit circuler un avis de recherche.

Puis un ami lui suggéra d'essayer du côté de la France, elle était plus probablement rentrée au pays. Lorsqu'il réussit à retrouver la trace de sa famille, le père lui annonça qu'elle était à l'hôpital, en train de mourir, des suites d'une insuffisance rénale. « Nous n'avons pas trouvé de donneur. »

Noura BENSAAD, **Quand ils rêvent les oiseaux**, **Elyzad,** 2009 pp 17-19

[illegible] ******* [illegible]

[illegible]

» [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] 2008 [illegible] 15-16.

[illegible]

****

Je suis là et rien de plus

"Nous sommes comme Eve et Adam. Ils ont mangé le fruit interdit une seule fois. L'expulsion, la chute et la souffrance s'ensuivirent. La condamnation est sans appel, éternelle. Pour leur entière progéniture qui plus est. Ce qui n'est pas une mince affaire. Il s'agit en fait de toute l'humanité. Mais si l'arbre n'avait pas été là, ni Eve ni Adam n'en auraient mangé. On a beau vouloir comprendre, rien n'y fait. Le rapport de cause à effet est alambiqué.

J'arpente la place Barcelone dans la peau d'un irrémissible condamné. Décomplexé, sans pitié. J'abandonne cravate et chemise soignée. Mon négligé vestimentaire sied à ma barbe de trois jours.

Le temps est couvert, un tantinet frisquet. En tout cas mieux que le froid sibérien d'il y a peu. Je fais le tour de la place plusieurs fois. Je ne sais pas pourquoi je suis là. J'y suis, donc j'y reste.

Je m'assois sur un banc et feins de lire quelque magazine. Ma tête est ailleurs. En fait nulle part.

Une heure passe, peut-être deux. J'achète un café que je sirote sur le banc en fumant. Je ne sens rien. Des policiers passent près de moi, un énigmatique sourire aux lèvres. De jeunes filles, apparemment des lycéennes, me regardent bas et chuchotent. Des adultes m'examinent furtivement. Des dames mûres me toisent avec une réprobation non déguisée. Je m'en tamponne le coquillard. Je suis là et rien de plus.

J'ai froid. Mon nez picote. Je crains une rechute. J'enroule bien mon écharpe rouge autour de mon cou. Il est temps de partir.

Je fais à peine quelques pas qu'une jeune fille s'avance vers moi en courant. Elle a l'air effarée. Son visage semble contrit. Elle me hèle gauchement :

« - La rue d'Athènes ; vous pouvez m'indiquer où est la rue d'Athènes ?

Je n'ai pas le temps de comprendre qu'elle reprend :

- je dois y vendre mon portable. Elle l'agite à ma face. J'ai perdu ma sacoche. On me l'a volée. Je dois vendre mon portable pour pouvoir rentrer chez moi.

Je bredouille :

- Rue d'Athènes, Ah oui…

- Vous pouvez m’accompagner ? Je ne suis pas d’ici."

- Mais oui, volontiers, c’est dans cette direction. »

Soufiane Ben Farhat, Le **regard du Loup*,*** (à compte d'auteur)**c**hap X, 2009, pp61,62

****

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] **.»**

[illegible]"[illegible]...[illegible] "[illegible]
13-14[illegible]2008

[illegible]******

Les mots du corps

"Mon corps se manifeste. Il prend la parole. Il a ses propres mots, ses maux de tous les jours, les plus fréquents : les maux de tête, de cœur, de ventre, de dos. Quand il les a tous dits, il en sort de nouveaux, il fait des néologismes. Il aime jouer à me donner des frayeurs. Il menace de me lâcher. Il commence généralement par de petits signaux. Des malaises, des douleurs légères, des crampes. Je le sens venir. Je le calme, le rassure. Quand il devient bavard, je lui donne deux comprimés d'antalgique. Ça le fait taire quelques instants. Puis ; il recommence. Cette fois, il ne plaisante pas, il me fait mal toute la nuit. Il vomit les comprimés, se tord, se plie en deux. Il est sérieux. Il souffre. Je me décide à l'emmener chez le médecin. D'y avoir pensé suffit à l'apaiser. Je prends rendez-vous. Il a encore la force de me porter jusqu'au cabinet du docteur.

Je l'assois en face de ce monsieur en blouse blanche. Ce monsieur ne m'a jamais vue. J'accepte cependant de répondre à ses questions indiscrètes : mon âge, ma profession, ce que je mange, ce que je bois, si mon cycle est régulier, si je vais régulièrement à la selle, et beaucoup d'autres questions tellement personnelles que j'en rougis. J'ai du mal à parler de mon corps à cet inconnu qui n'a pas l'air de s'en soucier. C'est à peine si j'arrive à expliquer que j'ai des brûlures abdominales, qu'elles irradient le long du dos, qu'elles apparaissent généralement

quand je me lève le matin ou quand je mange. Je ne luis dis pas que je soupçonne un ulcère, que mes angoisses sont, d'après moi, capables de me trouer l'estomac. Je ne luis parle pas de lui que j'attends de septembre en septembre, ni du désir inassouvi. Je ne dis pas que mes souffrances sont nouvelles, avant, mon corps ne s'exprimait pas autant. Je ne lui parle pas d'elle, de ses douleurs, de ses crampes. Il ne comprendrait pas. Je ne dis rien finalement de ce que je crois être les vraies raisons de mes maux. En revanche, je raconte que l'année passée à la même période, on m'a ouvert le ventre pour m'enlever un kyste à l'ovaire. Je ne lui avoue pas ma peur de ne plus pouvoir avoir d'enfants.

Je passe à l'étape suivante : les deux marches qui vont me mener sur la table me donnent soudain le vertige, c'est bizarre ! Ce doit être encore mon corps, il angoisse à sa façon. Je connais les gestes qui vont suivre. Le stéthoscope glacé : le contact de cet instrument sur ma peau m'a toujours donné des frissons, et je me demande pourquoi on n'a pas pensé à en fabriquer un qui soit un peu tiède, juste assez pour ne pas effrayer le corps malade. Puis ces mains qui palpent, cherchent l'anomalie, pressent le ventre, recherchent le point douloureux, le trouvent, le réveillent. L'épicentre est là."

Wahiba Khiari, **Nos Silences** , **Elyzad, 2009, (pp 36-38)**